

JEAN ECHENOZ

L'ÉQUIPÉE
MALAISE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Trente ans auparavant, deux hommes avaient aimé Nicole Fischer.

L'inconnu qu'elle leur préféra, pilote de chasse de son état, n'eut pas plus le temps de l'épouser que de s'éjecter de son prototype en vrille, pulvérisé sur la Haute-Saône en plein midi de mai. Blonde et baptisée Justine trois mois plus tard, l'enfant de ses œuvres porterait donc le nom de sa mère. Celle-ci, son deuil éteint, sa fille au monde, conçut l'idée de revoir ses anciens prétendants, Jean-François Pons et Charles Pontiac, elle eût aimé savoir ce qu'ils faisaient sans elle. Mais ses recherches furent vaines : ils l'aimaient tant qu'ils avaient vu leur vie cassée lorsque Nicole un soir, à la terrasse du Perfect, leur avait nerveusement signalé l'existence de l'homme volant. Pons et Pontiac s'étaient d'abord éloignés l'un de l'autre puis du monde extérieur, leurs noms manquaient maintenant dans les annuaires, leur souvenir même était presque évanoui.

Charles Pontiac disparut le premier, vers les souterrains, sans prévenir personne. On le crut mort et de moins en moins de monde parla de lui pendant deux ans. Jean-François Pons, quant à lui, n'annonça son départ qu'à sa sœur, encore assez jeune mère abandonnée par un certain Bernard Bergman qui

avait juste reconnu l'enfant, puis crié qu'on le prénomât Paul J. par la fenêtre du train qui prenait de la vitesse. Pons lui fit de graves adieux brefs, posa une main sur la tête déjà formée du jeune Paul J., puis se fit mener par avion vers l'Asie du Sud-Est dont il ne savait rien.

N'ayant de la Birmanie, du Siam, nulle idée que celle d'un grand parc, nulle image que du vert uni, l'installation de Pons y requit beaucoup d'efforts et de préoccupations qui tuaient le passé comme il l'avait voulu. Il apprit d'autres langues, pensa donc autrement, transformations qui engloutirent ses économies. Une fois mangé tout son avoir et qu'il fallut trouver de quoi vivre, quelqu'un du consulat lui parla d'un nommé Blachon qui se tenait à Rangoon. Blachon portait un chapeau de toile dont il mâchait le bord tout en réfléchissant. Il y aurait bien cette affaire à reprendre en Malaisie, peut-être, suite au décès d'un vieux planteur européen. Exposant la chose, Blachon dessinait de l'index droit sur sa paume gauche ouverte, comme pour illustrer son propos.

Non loin de la côte malaise, vers l'est, une exploitation d'hévéas se retrouvait livrée à elle-même, son propriétaire né à Tulle venant de s'éteindre à l'hôpital d'Ipoh. La succession déclenchant des litiges, des procès à rallonges, les hommes de loi se virent contraints de recruter un gérant provisoire; une candidature francophone les soulagerait. Jean-François Pons, dont le jeune passé d'imprimeur offrait toute garantie de sérieux, fut aussitôt engagé. Après que Blachon eut calculé ses honoraires au creux de sa main, il proposa d'étaler le paiement sur huit mois.

Huit mois et plus, Pons se fatigua durement, coordonnant tôt le matin les équipes d'ouvriers agricoles, vérifiant les comptes au plus chaud de la sieste, passant ses nuits à lire entre les lignes

du *Manuel du planteur d'hévéa* de Bouychou. Très vite il fut du dernier bien avec les paysans qui le voyaient enfouir la graine comme eux par tous les temps, nourrir le sol, repiquer les pousses et greffer les plants, saigner les arbres à l'aube et transporter leur sève à la petite usine de la plantation, près de la mare passémentée de kapok sur pied. Il avait perfectionné son malais, s'était mis au chinois auprès des contremaîtres, il n'abusa jamais de son état de gérant. Il partageait les nouilles rurales, les couches rurales ; on lui attribua, dans une exploitation voisine, deux enfants qu'il entretenait volontiers. Il sut se faire populaire.

Le parachèvement de cette nouvelle vie, si bien transformée, ne consisterait-il pas dans l'adoption d'un nouveau nom ? L'imaginatif Pons eût par exemple aimé se faire appeler Tuan, titre éprouvé de noblesse locale, mais les employés se montrèrent réticents. Duc, songea-t-il un soir. Duc, peut-être. Sonnant assez comme un prénom du cru, cette appellation fut mieux acceptée. Duc, duc Pons, riaient les ruraux qui se prêtèrent de bonne grâce à l'innocente lubie. Elle passa bientôt dans l'usage. En peu de temps Pons devint le duc Pons, connu sous ce titre jusque chez les banquiers de Kuala Lumpur, les hommes d'affaires de Singapour avec lesquels il traitait de plus en plus, de mieux en mieux. Dès 1967 en effet, la plantation retrouvait une prospérité oubliée, la surpassait même en débitant une grosse tonne de gomme par hectare et par an.

Ses héritiers, naturellement, ne s'étaient accordés nulle trêve ni compromis, bloquant le conflit au point qu'il ne pût se résoudre que par décès d'une des parties. Cela se produisit de longues années plus tard en faveur d'une madame Luce Jouvin, épouse d'un ingénieur des eaux. Un 2 novembre à Kuantan, Luce et Raymond Jouvin sortirent en titubant d'un 337 du